

Déjà là : une affaire de perspective ?

Jean BRINI

Le 20 mars 1968 (leçon XIV du séminaire « l'Acte psychanalytique »), Lacan, évoquant l'étude approfondie qu'il a entreprise deux ans avant du tableau « Les Ménines », nous le présente comme un « repère de conduite pour le psychanalyste, car ce qu'il en est de l'illusion du sujet supposé savoir est toujours autour de ce qu'admet si aisément de tout le champ de la vision ».

Plus loin, il nous parle de ce qui « s'institue au champ du tableau d'un ordre de représentation qui n'a à proprement parler rien à faire avec ce qu'aucun sujet peut se représenter », et il ajoute : « Est-ce que ce n'est pas là l'exemple et le modèle où quelque chose d'une discipline qui tient au plus vif de la position du psychanalyste pourrait s'exercer ? »

Cet ordre de représentation qui n'a rien à faire avec ce qu'aucun sujet peut se représenter renvoie bien sûr à ce dépassement du dispositif de la perspective inventé par Girard Desargues et appelé par la suite géométrie projective. Ce système dont Desargues lui-même nous dit : « La raison nous mène là où l'entendement se perd » et où nous pouvons entendre : ce que le sujet ne peut plus se représenter, il peut encore en discourir selon sa raison, et aussi l'écrire, comme la fonction du regard est, selon Lacan, inscrite dans le tableau des Ménines. J'insiste, pas visible, inscrite, et à ce titre lisible.

En ce point je voudrais rappeler ce que dit Hilbert de l'usage des figures en géométrie : il s'agit pour lui de « formules dessinées » qui à ce titre relèvent absolument du registre du symbolique. Desargues, comme Velasquez sont à lire. Lacan et Hilbert sont sur ce point en parfait accord

Au cours de la leçon suivante, (leçon XV du 27 mars 1968) Lacan précise encore comment cette discipline qui tient au plus près de la position du psychanalyste pourrait s'exercer. Il le fait sous la forme d'un conseil technique : Il énonce une « règle pour que l'analyste échappe à cette vacillation qui le fait facilement verser dans une sorte d'enseignement éthique » qui est que « plutôt qu'au bout de ses années d'expérience, il se considère comme le clinicien, à savoir celui qui, sur chaque cas, sait faire le cubage de l'affaire, il se donne plutôt cette référence, [...] une chose pour se repérer, à savoir pour avoir une autre espèce de connaissance que cette espèce de connaissance de fiction qui est la sienne et qui le paralyse, quand il s'interroge dans un cas, quand il en fait l'anamnèse, quand il le prépare, qu'il commence à l'approcher et une fois qu'il y entre avec l'analyse, qu'il cherche dans le cas, dans l'histoire du sujet, de la même façon que Velasquez est dans le tableau des Ménines, où lui, il était, l'analyste, déjà, à tel moment et en tel point de l'histoire du sujet. Cela aura un avantage : il saura ce qu'il en est du transfert. Le centre, le pivot du transfert, ça ne passe pas du tout par sa personne. Il y a quelque chose qui a déjà été là ».

Comment comprendre cela ? Comment est-il concevable que, de l'analyste quelque chose – qui n'est pas sa personne – ait déjà été là dans l'histoire du sujet, avant qu'ils ne se rencontrent, avant que l'analyse ne débute ? Comment comprendre cette indication : « Comme Velasquez **est** dans le tableau » ?

A ces questions, bien des choses dites au cours de ces journées permettraient déjà d'apporter des réponses. Je voudrais simplement, en m'appuyant sur quelques repères tirés du dispositif de la perspective géométrisée par Desargues tenter, si possible d'accrocher ces réponses à des repères topologiques.

Intermède technique.

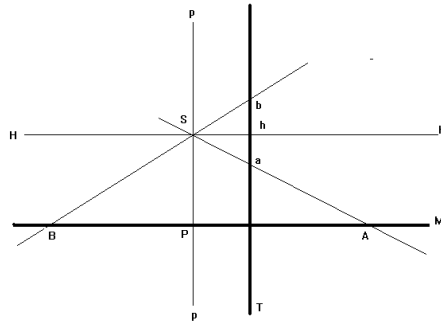


Figure 1

Le dispositif 2D minimum comporte 2 droites et un point. D'habitude, ces deux droites sont perpendiculaires, et le point est extérieur aux deux droites. Une des droites M figure le monde. L'autre, T figure le tableau. Le point S figure le sujet de la vision, l'œil d'où partent les rayons visuels, qui sont eux aussi des droites. Entre M et T, S permet d'établir une correspondance point par point. A tout point **A** du monde correspond son image **a** du tableau. Les points **B** situés « derrière » le sujet au même titre que les points situés devant. C'est le point où Desargues s'écarte du dispositif de la perspective, pour le généraliser : les « rayons visuels » sont pour lui des droites, et non des demi-droites.

Deux difficultés surgissent dans ce dispositif : le point **h**, l'horizon, bien visible dans le tableau : quel point du monde va-t-on lui faire correspondre ? le point **P** du monde (les « pieds » du sujet) quelle image a-t-il dans le tableau ? A ces questions, Desargues répond de façon « axiomatique » en décrétant que s'il y a un point **h** dans le tableau, la droite **M** comporte un point **H** (unique) dont **h** est l'image, et ceci même si **H** ne nous est pas accessible (il n'est pas accessible à notre entendement, mais le reste à notre raison). De même, **P** doit comporter une image **p** dans le tableau, simplement, cette image nous est inaccessible. C'est le génie de Desargues d'avoir posé, en généralisant cette démarche, que toute droite comportait un point inaccessible, inventant ainsi la droite projective, différente de la droite euclidienne en ceci qu'il n'y a aucune différence entre + l'infini et - l'infini. Il s'agit d'un point posé comme unique, qui fait de la droite un objet non borné, cyclique, en quelque sorte.

Le passage à 3D ne présente pas de difficulté : (M)onde et (T)ableau sont désormais des plans projectifs, complétés par leur droite à l'infini, qui, comme le note Lacan, peut être considérée comme en faisant le tour. A ceci près que deux points diamétralement opposés de ce « tour » doivent être considérés comme identiques, et qu'il en résulte que le plan projectif, contrairement au plan euclidien est une surface fondamentalement moebienne.

Une autre conséquence étrange de cette construction est l'existence, à 3D seulement, de ce que Lacan désigne comme le point perdu, point représentable ni dans le monde ni dans le tableau, qui n'existe donc, lui aussi, que selon la raison, mais non selon notre entendement. C'est en ce point que Lacan situe le sujet regardant (pas le regard, le sujet regardant !) Ce point, qui est le point à l'infini de l'horizon, est aussi commun au plan du sujet de la vision (le point S), et au plan du tableau. Il constitue, en quelque sorte un point d'entrée du sujet dans le tableau.

Fin de l'intermède technique.

De cette construction, de cet artefact, nous pouvons d'ores et déjà tirer quelques remarques. Ainsi Velasquez dans le tableau : l'analyste, selon le conseil de Lacan, est invité à se situer dans l'histoire de son patient comme Velasquez dans le tableau. De quoi s'agit-il sinon de la position du sujet supposé tout voir. Et comment est-il possible de prendre ainsi place dans le tableau, dans l'anamnèse du patient, pour l'analyste ? Il me semble que c'est précisément en se positionnant en ce point du sujet regardant, absolument non représentable, mais concevable seulement si l'on admet que le tableau en question est un plan projectif. Le point aussi dont Lacan nous dit « Je ne te vois pas d'où je te regarde ». Et il y a bien là un acte, qui peut être ou ne pas être commis : il s'agit pour l'analyste de se déprendre de « cette espèce de connaissance de fiction qui est la sienne et qui le paralyse » ...s'il reste positionné au point du sujet de la vision.

Reste le « déjà là ». Cette place du sujet supposé tout voir, Lacan nous dit explicitement que l'analyste – pas sa personne – y était déjà. Il y a là une véritable subversion qui touche non seulement l'espace euclidien mais aussi le caractère linéaire de notre conception habituelle du temps.

Et pourtant, « j'étais déjà là », n'est-ce pas ce que dit Freud au petit Hans lors de leur unique entrevue ? Et Bernard Vandermersch, il y a déjà quelque temps avait attiré notre attention sur le fait que Freud, ce faisant, fournit au petit Hans un opérateur topologique que celui-ci met aussitôt au travail dans son discours, en y introduisant le « pas encore » et le « déjà » par le biais desquels il apprend rapidement à symboliser son désir d'une autre manière. Cet opérateur, il me semble que nous pouvons légitimement le désigner comme le plan projectif, instrument qu'il me semble devoir ajouter à la liste de instruments que Lacan (avec Desargues) nous a donnés pour manipuler des explosifs, nommément le transfert (Esther Tellermann). Cette proposition me paraît tout à fait en accord avec le rapprochement que fait Jean-Paul Hiltenbrand lorsqu'il nous rappelle que le regard préexiste au tableau comme le discours de l'Autre préexiste à l'avènement du sujet.

Cyril Veken attirait notre attention sur la difficulté qu'il y avait à situer temporellement l'acte, malgré le fait qu'il y avait bel et bien un avant et un après. Il me semble possible d'en appréhender un peu plus en nous appuyant sur la structure de plan projectif du tableau auquel nous sommes confrontés.

C'est un point qui me semble encore un peu difficile. Cependant, on peut repérer sur certains exemples comment l'interprétation opère, par un déplacement du sujet, une réorganisation temporelle des éléments de l'anamnèse. Ainsi, dans la psychopathologie de la vie quotidienne, dans les quelques exemples consacrés aux prétendus rêves prophétiques, aux prétendues coïncidences, aux impressions de « déjà vu », Freud montre systématiquement qu'au terme de l'analyse, les événements du tableau sont réorganisés dans un ordre différent.

Ainsi :

« Elle avait rêvé avoir rencontré, devant tel magasin situé dans telle rue, son ancien ami et médecin ; or, ayant le lendemain une course à faire dans le centre de la ville, elle rencontra effectivement ce monsieur à l'endroit précis où elle l'avait vu dans le rêve... »

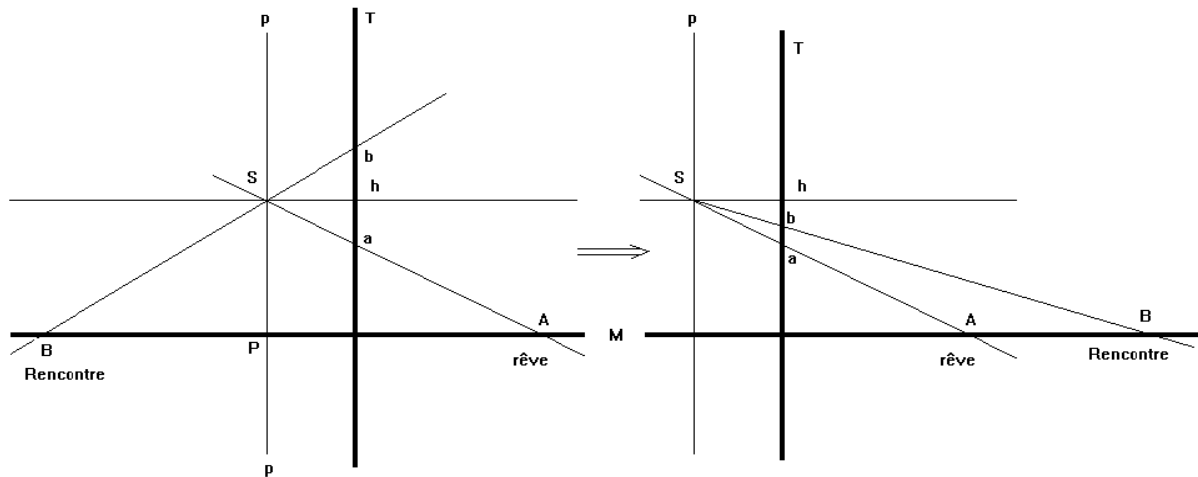
« Un examen a permis de l'établir, rien ne prouvait que la dame se soit souvenue de son rêve dès le matin, c'est à dire avant la rencontre. Elle consentit volontiers avec moi à considérer la situation comme dépourvue de tout caractère miraculeux, et à n'y voir qu'un problème psychologique intéressant : elle traverse un matin une certaine rue, rencontre devant un certain magasin son ancien médecin et, en le voyant, elle se croit convaincue d'avoir rêvé la nuit précédente qu'elle a rencontré ce médecin au même endroit. »

[Psychopathologie de la vie quotidienne p 328]

Les deux événements du tableau (de la réalité psychique) A : le rêve et B : la rencontre, sont remis dans un ordre différent sur l'axe temporel, au prix d'une autre remise en forme : le rêve se transforme en « la conviction d'avoir rêvé ». Pour cela, il faut bien mettre en œuvre le transfert (elle consentit volontiers avec moi...).

Ce type de transformation peut tout à fait se représenter dans le cadre de la géométrie projective : la conversation avec Freud conduit la dame à déplacer sa position face au tableau, et ce faisant à placer le rêve après la rencontre.

Figure 2



Pour en revenir à cet extraordinaire conseil que nous donne Lacan, et pour résumer :

Dans l'analyse, au fil du discours de l'analysant, un tableau se constitue dans la diachronie. Pour l'analyste existe un risque, celui de se faire de ce tableau une connaissance de fiction qui le paralyse, s'il se place dans la position de celui qui sait faire le cubage de l'affaire. Pour parer à ce risque, il lui appartient, en termes projectifs, d'occuper la place du sujet regardant et non celle du sujet de la vision. Cette place ex-siste au discours analytique comme le point perdu ex-siste au discours de la géométrie projective. C'est là le moyen que nous suggère Lacan pour que puisse opérer, de manière tout à fait automatique, le leurre du sujet supposé savoir, sujet supposé tout voir, Velasquez dans le tableau, qui était déjà là (déjà l'a).

Remarque : Le point perdu, non représentable, n'a aucun privilège. Il peut être n'importe où, et peut se déplacer si le sujet se déplace par rapport au tableau. Il appartient donc aussi à l'analyste de suivre ses déplacements, au fil des réorganisations du tableau. Et ça, c'est du sport.